

Richesse réelle et désir de consommation

Perec

A partir du moment où ils veulent être heureux, ils sont pris, presque malgré eux, dans une sorte d'enchaînement. Le bonheur est un processus qui est, en fin de compte, la même chose que l'accumulation : on ne peut pas s'arrêter d'être heureux. (Entretiens, I, p.47)

Tout se passe comme s'il y avait de « vraies valeurs bourgeoises (...) qui (...) sont (...) le contraire de l'épargne, comme si le fait de collectionner des bibelots, des choses lourdes, en or, en argent, en étain, en cuivre, n'avait à voir qu'avec l'esthétique et l'art de vivre, et pas du tout avec l'accumulation. (p.47)

Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge*

L'histoire du socialisme 'domestique'... 'intérieur'. La façon dont il vivait dans l'âme des gens (18).

La découverte de l'argent, cela a été comme l'explosion d'une bombe atomique... (38)

C'est une vie 'à la Tchekhov' qui a commencé. Sans histoire. Toutes les valeurs se sont effondrées, sauf celles de la vie. De la vie en général. Les nouveaux rêves, c'était de se construire une maison, de s'acheter une belle voiture, de planter des groseilliers. (...) La liberté était la réhabilitation de cet esprit petit-bourgeois que l'on avait l'habitude d'entendre dénigrer en Russie. La liberté de Sa Majesté la Consommation (23).

Le pays s'est couvert de banques et de kiosques (...) Tout était coloré, magnifique. Nos objets soviétiques étaient gris, ascétiques, on aurait dit du matériel militaire (47).

Tout le monde avait envie d'être heureux, de connaître le bonheur tout de suite, à la minute. On découvrait un nouveau monde, comme des enfants... (47).

"J'ai honte de me réjouir comme ça pour un moulin à café allemand... Mais ça me rend heureuse !". Elle qui, il n'y a pas si longtemps, avait passé toute une nuit à faire la queue pour un ouvrage d'Akhmatova, voilà que maintenant, elle était folle de joie à cause d'un moulin à café ! d'un petit machin de rien du tout... (101).

Le monde s'est émietté en dizaines de petits morceaux de toutes les couleurs. On avait tellement envie que la grisaille quotidienne soviétique se transforme le plus vite possible en images rose bonbon tirées d'un film américain ! (47).

Ils se sont débarrassés de leurs livres, pas uniquement pour l'argent. Les livres les ont déçus. Une déception totale. (...) Il y a trop de choses qui ont changé dans notre

vie et les livres n'en parlent pas. Les romans russes ne vous apprennent pas comment réussir dans la vie. Comment devenir riche... » (50).

Avant la Perestroïka :

C'était la liberté absolue. Nous lisions des livres, nous lisions énormément. Nous discutons. Nous pensions que nous produisions des idées. Nous rêvions d'une révolution, mais nous avons peur de ne pas vivre assez longtemps pour la voir. (...) Tout ça, c'était des fantasmes (...) Nous vivions de mirages. (...) Tout cela a pris fin avec la perestroïka.... Le capitalisme nous est tombé dessus... Nous sommes sortis de nos cuisines pour descendre dans la rue, et là, nous avons compris que nous n'avions pas d'idées, que pendant tout ce temps, nous étions simplement restés assis à bavarder. Des gens complètement différents ont surgi d'on ne sait où, de jeunes gaillards en vestes rouges avec des bagues en or. Et de nouvelles règles du jeu : si tu as de l'argent, tu es quelqu'un, si tu n'en as pas, tu n'es personne. Qui ça intéresse, que tu aies lu tout Hegel ? 'Un littéraire', cela sonnait comme une maladie. Tout ce qu'ils savent faire, c'est feuilleter un recueil de Mandelstam (36-37).

Proust, *La prisonnière*

Albertine avait pour toutes ces jolies choses un goût bien plus vif que la duchesse, parce que, comme tout obstacle apporté à une possession (telle pour moi la maladie qui me rendait les voyages si difficiles et si désirables), la pauvreté, plus généreuse que l'opulence, donne aux femmes, bien plus que la toilette qu'elles ne peuvent pas acheter, le désir de cette toilette qui en est la connaissance véritable, détaillée, approfondie. Elle, parce qu'elle n'avait pu s'offrir ces choses, moi, parce qu'en les faisant faire je cherchais à lui faire plaisir, nous étions comme des étudiants connaissant tout d'avance des tableaux qu'ils sont avides d'aller voir à Dresde ou à Vienne. Tandis que les femmes riches, au milieu de la multitude de leurs chapeaux et de leurs robes, sont comme ces visiteurs à qui la promenade dans un musée, n'étant précédée d'aucun désir, donne seulement une sensation d'étourdissement, de fatigue et d'ennui » (La prisonnière, III, 63).

Les robes de Mme Elstir passaient inaperçues aux yeux de quelqu'un qui n'avait pas le goût sûr et sobre des choses de la toilette. Il me faisait défaut. Elstir le possédait au suprême degré, à ce que me dit Albertine. Je ne m'en étais pas douté, ni que les choses élégantes mais simples qui emplissaient son atelier étaient des merveilles désirées par lui, qu'il avait suivies de vente en vente, connaissant toute leur histoire, jusqu'au jour où il avait gagné assez d'argent pour pouvoir les posséder. Mais là-dessus Albertine, aussi ignorante que moi, ne pouvait rien m'apprendre. Tandis que pour les toilettes, avertie par un instinct de coquette et peut-être par un regret de jeune fille pauvre qui goûte avec plus de désintéressement, de délicatesse, chez les riches, ce dont elle ne pourra se parer elle-même, elle sut me parler très bien des raffinements d'Elstir, si difficile qu'il trouvait toute femme mal habillée, et que mettant tout un monde dans une

proportion, dans une nuance, il faisait faire pour sa femme à des prix fous des ombrelles, des chapeaux, des manteaux qu'il avait appris à Albertine à trouver charmants et qu'une personne sans goût n'eût pas plus remarqués que je n'avais fait. Du reste, Albertine qui avait fait un peu de peinture sans avoir d'ailleurs, elle l'avouait, aucune « disposition », éprouvait une grande admiration pour Elstir, et grâce à ce qu'il lui avait dit et montré, s'y connaissait en tableaux d'une façon qui contrastait fort avec son enthousiasme pour Cavalleria Rusticana. [...]. Elstir avait eu sur elle une influence heureuse [...]. Le goût de la peinture avait presque rattrapé celui de la toilette et de toutes les formes de l'élégance [...].

Baudelaire, *les yeux des pauvres*, poèmes en prose :

Un café neuf qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, les pages aux joues rebondies traînés par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaroises ou l'obélisque bicolore des glaces panachées ; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfreterie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une quarantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir. Tous en guenilles. Ces trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se porter sur ces murs. » — Les yeux du petit garçon : « Que c'est beau ! que c'est beau ! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous. » — Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

L'invitation au voyage :

*Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,*

*La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.*

Baudelaire, Morale du joujou

... une affection durable et une admiration raisonnée pour cette statuaire singulière, qui, par la propreté lustrée, l'éclat aveuglant des couleurs, la violence dans le geste et la décision dans le galbe, représente si bien les idées de l'enfance sur la beauté. Il y a dans un grand magasin de joujoux une gaieté extraordinaire qui le rend préférable à un bel appartement bourgeois. Toute la vie en miniature ne s'y trouve-t-elle pas, et beaucoup plus colorée, nettoyée et luisante que la vie réelle ? On y voit des jardins, des théâtres, de belles toilettes, des yeux purs comme le diamant, des joues allumées par le fard, des dentelles charmantes, des voitures, des écuries, des étables, des ivrognes, des charlatans, des banquiers, des comédiens, des polichinelles qui ressemblent à des feux d'artifice, des cuisines, et des armées entières, bien disciplinées, avec de la cavalerie et de l'artillerie.

(...)

Tous les enfants parlent à leurs joujoux ; les joujoux deviennent acteurs dans le grand drame de la vie, réduit par la chambre noire de leur petit cerveau. Les enfants témoignent par leurs jeux de leur grande faculté d'abstraction et de leur haute puissance imaginative. Ils jouent sans joujoux.

Cette facilité à contenter son imagination témoigne de la spiritualité de l'enfance dans ses conceptions artistiques. Le joujou est la première initiation de l'enfant à l'art, ou plutôt c'en est pour lui la première réalisation, et, l'âge mûr venu, les réalisations perfectionnées ne donneront pas à son esprit les mêmes chaleurs, ni les mêmes enthousiasmes, ni la même croyance.

Je voudrais bien dire quelques mots des mœurs des enfants relativement à leurs joujoux, et des idées des parents dans cette émouvante question. - Il y a des parents qui n'en veulent jamais donner. Ce sont des personnes graves, excessivement graves, qui n'ont pas étudié la nature, et qui rendent généralement malheureux tous les gens qui les entourent. Je ne sais pourquoi je me figure qu'elles puent le protestantisme. Elles ne connaissent pas et ne permettent pas les moyens poétiques de passer le temps. Ce sont les mêmes gens qui donneraient volontiers un franc à un pauvre, à condition qu'il s'étouffât avec du pain, et lui refuseront toujours deux sous pour se désaltérer au cabaret. Quand je pense à une certaine classe de personnes ultra-raisonnables et anti-poétiques par qui j'ai tant souffert, je sens toujours la haine pincer et agiter mes nerfs.

Perec, Les choses :

Il leur était agréable de penser que l'image qu'ils se faisaient de la vie s'était lentement débarrassée de tout ce qu'elle pouvait avoir d'agressif, de clinquant, de

puéril parfois. Ils avaient brûlé ce qu'ils avaient adoré : les miroirs de sorcière, les billots, les stupides petits mobiles, les radiomètres, les cailloutis multicolores, les panneaux de jute agrémentés de paraphes à la Mathieu.

J'avais dans mon bureau un vieux carton (...) Il était rempli d'argent, c'est uniquement comme ça que je comprenais ce que c'était. On puise dedans, on puise dedans, et il y en a toujours... J'avais déjà tout acheté (...) je me souviens de cette ivresse... On peut réaliser tous ses désirs, tous ses rêves secrets. J'ai appris beaucoup de choses sur moi-même : d'abord, que je n'avais aucun goût, et ensuite, que j'étais complexé. Je ne savais pas m'y prendre avec l'argent. (...) L'argent, c'est une épreuve pour un homme, comme le pouvoir ou l'amour... Je rêvais...

Vie de Joseph Roulin, Pierre Michon.

Le jeune homme se tut. (...) Il releva la tête et très gentiment, mais sans amusement, il demanda que les Roulin lui vendissent le tableau qu'ils avaient. Le prix proposé leur parut miraculeux, plusieurs mois de salaire aux Postes. (...) Ce n'était pas un peintre, c'était un marchand ; Roulin n'aurait su dire s'il était déçu ; il pensa à un petit champ qu'il avait jadis convoité en Arles ; il pensa à des revanches féroces, à ce que lui devait le monde, qui l'avait poussé dans le trou blanc de l'absinthe et interminablement l'y regardait finir ; (...) Il regarda Augustine, il dit que c'était difficile, que c'était un souvenir et que c'était mal faire que de le vendre ; enfin qu'il réfléchirait.

Le vieux réfléchit. Il essaya d'imaginer ce que Vincent en aurait dit. Il se souvint, peut-être mot pour mot, de ceci, qu'il avait écrit à Théo en février 88, ayant vu pour la dernière fois Vincent et ne sachant pas que c'était la dernière : « Lorsque je l'ai quitté (...) il m'a répondu que nous nous verrions là-haut et dans ses manières j'ai compris qu'il disait une prière. Roulin, qui n'avait pas l'habitude de prier, pensa que dans cette prière l'autre demandait peut-être (...) qu'on n'oublîât pas tout à fait son travail, pour bâclé qu'il fut, et que plus tard, un jeune peintre au moins, exalté et malchanceux, l'admirât comme il l'avait fait, lui, de Monticelli, puisqu'il n'était pas Rembrandt ; il osa demander que peut-être là-haut on fît un miracle, et qu'aux yeux de quelques-uns, il passât pour Rembrandt. Il demanda que ses tableaux soient vus par qui saurait les voir. Mais bien sûr il ne pria pas Dieu que le portrait de Roulin, donné à Roulin, restât à jamais dans la cuisine des Roulin.

Cet homme ne devait rien à Roulin. Et c'était peut-être Roulin qui lui devait quelque chose, qui lui devait d'avoir connu un grand peintre, d'avoir vu et touché une chose en quelque sorte invisible, pas un misérable à qui on donne des confitures

Il avait un jardinet, les enfants étaient grands ; pour la gnôle, la cuite est vite atteinte à un prix fixe, le salaire y suffisait. Et que peut-on acheter ? Tout, quand on a appris. Ce n'était pas son cas. (...) On n'achète pas une enfance à Lambesc sous l'empire ; ni Augustine rajeunie ; on n'achète pas la Sociale.

Il donnait le tableau, à condition toutefois qu'on sût que celui-ci avait en premier lieu été donné par l'artiste en personne à Monsieur Joseph Etienne Roulin, chose qu'on pourrait faire graver par exemple au bord du cadre ; d'ailleurs il donnait le cadre aussi ; il ajouta en riant, mais il tremblait qu'on refusât, qu'il souhaitait que ce don fût rapporté dans le Forum républicain d'Arles, et pourquoi pas dans un journal parisien, puisque maintenant Van Gogh était célèbre et que ce jeune homme avait des relations : il voulait s'enorgueillir un peu.

Roulin s'avisa que l'autre (le marchand) ne volait que de très riches qui avaient de toutes façons de quoi, de ces citoyens superlatifs qui s'éprennent de de dont on leur dit qu'il faut s'éprendre, ce qu'on appelle des amateurs ; et que sans doute il leur donnait même une sorte de plaisir, quoique empoisonné, puisque leur ayant persuadé que les runes (symbole des alphabets proto-germaniques, qui expriment le sacré et le secret) de Vincent étaient pour eux seuls lisibles, il les en nantissait séance tenante contre leur poids d'or, et quand de leurs aciéries ils ramenaient leur gros poids chez eux, l'asseyait face au mur où intouchable s'élançaient une Marie Ginoux impériale, un Arbi en culotte rouge impériale, des blés impériaux du bout d'Arles, ils avaient grand plaisir à posséder cela, cela qui dans leur maison même leur échappait et les emplissait d'une grande colère rentrée.

Qui dira ce qui est beau et en raison de cela parmi les hommes vaut cher ou ne vaut rien ? Est-ce que ce sont nos yeux qui sont les mêmes, ceux de Vincent, du facteur ou les miens ? Est-ce que ce sont nos cœurs qu'un rien séduit, qu'un rien éloigne ?

Leonardo Sciacia. *Le conseil d'Egypte.*

Monseigneur avait rendu très agréable la tâche (...) de don Giuseppe : soirées suavement passées avec de très belles femmes, d'enchantements de lumières, de soies, de miroirs ; une musique émouvante, des chants mélodieux ; et la chère délicate, la compagnie illustre. La pensée que tout cela disparaîtrait (...) commença à ronger don Giuseppe. En être de nouveau réduit à la portion congrue de son maigre bénéfice (...) lui apparaissait maintenant comme un sort amer, une désolation. C'est ainsi que l'angoisse de perdre certaines joies à peine connues, un amour inné pour les biens de ce monde et l'obscur mépris qu'il avait pour ses semblables, firent naître en Giuseppe Vella la décision hasardeuse, grave mais lucide, de saisir rapidement l'occasion, que lui offrait la fortune, de se faire l'artisan de la Grande Imposture (p.19).

La prison ne l'effrayait pas, et il était tombé dans un état de complète indifférence à l'égard du confort et des plaisirs de l'existence ; plus fort en lui était le désir d'offrir au monde la révélation de l'imposture et de l'esprit d'invention dont il avait fait preuve de façon si éclatante dans le Conseil de Sicile et le Conseil d'Egypte. En somme, l'homme de lettres en lui s'était cabré, avait pris le pas sur l'imposteur.